

je n'avais plus entendu parler de lui, je le croyais mort depuis longtemps, je ne pensais plus à lui, et il ne m'avait pas oublié.

— C'était un bon cœur, un excellent parent, dit Jacqueline, revenue elle aussi de sa violente émotion.

— Ah ! oui, c'était un bon parent, fit Reboul, et il nous le prouve. Maintenant, préparons nous à partir.

— Partir ! répéta Jacqueline.

— Nous allons aller demeurer à Montlhéry.

— Mais pourquoi quitter le village où nous sommes nés ? répondit la femme : nous y avons nos habitudes et y sommes estimés ; à présent, grâce à l'argent que nous laisse le cousin et le produit de la vente de l'établissement, nous serons les plus riches du village, rien ne nous manquera plus, et nous vivrons tranquilles et heureux jusqu'au jour où nous irons rejoindre au cimetière nos pères et nos mères.

Le vannier fit la lourde oreille aux sages paroles de sa femme.

Nous le répétons, il était complètement grisé ; ce malheureux d'hier, brusquement enrichi, devenait ambitieux ; il ne trouvait pas que ce fût assez de posséder quarante ou cinquante mille francs, il voulait augmenter encore cette fortune, pourtant plus que suffisante.

Antonin avait gagné dans son établissement ce qu'il leur laissait ; eh bien, ils feraient comme Antonin et tripleraient leur fortune.

Donc, il n'y avait pas à lui parler de vendre l'établissement. Célestin Reboul voulait être, comme l'avait été son cousin, restaurateur, cafetier et maître d'hôtel.

Phénomène singulier, mais non unique, cet homme qui avait toujours été si simple dans ses goûts, devenait d'une insatiable cupidité.

Georgette ne possédait pas l'enthousiasme de son père adoptif ; elle sentait bien, cependant, qu'elle s'éloignerait sans regret de La Palud ; elle allait sortir enfin de cette existence terne, décolorée à laquelle elle avait pu se croire à jamais condamnée.

Pour toutes les jeunes filles arrivées à l'âge de Georgette, l'inconnu a des charmes irrésistibles.

On répondit au notaire, et quelques jours après, Reboul, sa femme, Georgette et Pataud, se mirent en route pour Montlhéry.

* *

Montlhéry, à quelques lieues seulement de Paris, est une jolie petite ville, située sur le chemin de fer d'Orléans, au milieu d'un charmant paysage que domine une vieille tour féodale bien connue de ceux qu'intéressent les souvenirs du moyen âge.

De loin, on aperçoit la ruine gothique, inoffensive aujourd'hui, mais qui rappelle le temps où les barons de Montlhéry, abrités derrière leurs murailles massives, exerçaient autour d'eux une domination terrible.

C'est là aussi que se livra, entre Louis XI et Charles le Téméraire, cette célèbre bataille où l'on vit le curieux spectacle de deux armées dont chacune fut victorieuse à l'une de ses ailes et vaincue à l'autre.

Aujourd'hui, Montlhéry est le centre d'une riche culture, et les maraîchers des environs contribuent pour une bonne part à l'alimentation de Paris.

L'établissement, une espèce d'auberge dont avait hérité Célestin Reboul, se trouvait à l'entrée de la principale rue de la petite ville. Les murs du bâtiment, blanchis à la chaux, portaient en grosses lettres cette inscription :

HOTEL DU FAISAN DORE

Sur l'enseigne, attachée à une tringle de fer qui grinçait au vent, on avait peint un oiseau que l'on pouvait prendre à la rigueur pour le superbe bipède qui donnait son nom à la maison.

À gauche était le café, dont le centre était occupé par un billard ; à droite la salle à manger. Une porte cochère donnait accès dans une cour où picoriaient les volailles et au fond de laquelle se trouvait l'écurie où, les jours de marché, les cultivateurs attachaient leurs chevaux.

Le nouveau propriétaire eut le bon esprit de conserver l'ancien personnel qui continuait les traditions auxquelles l'établissement avait dû sa prospérité sous Antonin Reboul.

Tout marcha d'abord à ravir ; Jacqueline était avenante et Georgette si jolie ! En voyant affluer les clients, Célestin Reboul ne manqua pas de s'en attribuer, à lui seul, tout le mérite.

Le rude cévenol se trouvant dans une situation qu'il n'aurait jamais osé rêver, ne sut pas résister à l'enivrement de sa grandeur.

Devenu hableur et vantard, il prenait des airs imposants qui prêtaient à rire. Quand il découpait un gigot à la table d'hôte, c'était avec la solennité d'un pontife qui officie : s'il parlait de lui, c'était dans des termes qui sollicitaient des compliments. Cette vanité fut bientôt connue des clients, qui ne manquaient pas de l'exploiter.

Le patron voulait des éloges, des compliments ; les clients l'en accablaient, l'en gorgeaient et se les faisaient payer en consommations, en crédits et même en emprunts d'argent.

Passé encore si l'ancien vannier n'eût été qu'infatué de sa personne, mais à ce ridicule il adjoignit le défaut de boire. Il s'enivrait d'une façon abominable. Il se livrait à la passion la plus dégradante, la plus vile que puisse avoir l'homme, la passion des liqueurs alcooliques. De plus, devenu joueur, il passait de longues heures les cartes à la main.

Dans ces conditions, la prospérité de l'établissement ne pouvait qu'être fortement menacée et sa ruine n'était plus qu'une question de temps.

Et Reboul n'était pas bon quand il avait bu. Personne, ni sa femme, ni Georgette n'était à l'abri de ses violences, de ses stupides fureurs.

Jacqueline était battue et Georgette souvent rudoyée. La jeune fille ne s'en montrait pas moins affectueuse et dévouée. Par son adresse, son activité, son amabilité, elle s'efforçait de pallier et de contrebalancer la mauvaise direction que l'aubergiste donnait à ses affaires.

Toujours alerte, toujours en mouvement, charmante sous son costume simple et de bon goût, souriante, d'humeur toujours gaie, elle allait de l'un à l'autre, ayant une parole gracieuse pour chacun.

Toutefois, elle n'autorisait aucune familiarité et l'on avait le respect de sa jeunesse et de sa candeur.

La journée terminée, elle allait rejoindre sa mère adoptive dans sa chambre. Là, sa gaieté l'abandonnait, et elle se donnait le rôle de consolatrice.

La pauvre Jacqueline, bien vieille et surtout bien vieillie, n'avait pas l'énergie de la jeune fille ; elle pliait sous le poids de ses chagrins.

— Ah ! disait elle, je savais bien que nous avions tort de quitter La Palud où nous étions si heureux ; mais qui aurait cru qu'il changerait ainsi en si peu de temps ?

En pleurant, elle ajoutait :

— Il court à sa ruine, le malheureux, et alors, ma Georgette, que deviendras-tu ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas de moi, je suis jeune et j'ai du courage ; ce n'est pas à moi, chère mère, mais à vous qu'il faut penser.

— Moi, fit tristement Jacqueline, je n'ai plus longtemps à vivre.

— De grâce, n'ayez pas cette vilaine pensée ! s'écria Georgette.

Jacqueline hocha la tête.

— Je me sens bien, va, dit-elle ; mais que la volonté du bon Dieu soit faite.

À quelque pas du Faisan Doré demeurait le secrétaire de la mairie, M. Delmas, qui venait quelquefois passer une demi-heure au café Reboul.

Ce M. Delmas pouvait avoir une cinquantaine d'années ; il avait une figure mâle et franche ; ancien sous-lieutenant de zouaves, il portait le ruban de la médaille militaire, qu'il avait gagnée au Mexique.

M. Delmas était marié et père de deux jeunes enfants ; sa femme, encore jeune, était atteinte d'une paralysie incurable qui la clouait sur son fauteuil.

Georgette faisait de temps à autre, quand elle le pouvait, une visite à la paralytique, qui lui était reconnaissante de venir un peu égayer sa solitude. Elle était surtout accueillie avec de grandes démonstrations de joie par les enfants avec lesquels elle se plaisait à jouer tout en causant avec leur mère.

Auprès de cette femme impotente, mais qui était instruite et causait bien, et de ses enfants qui l'avaient prise en amitié, Georgette passait des instants qui lui paraissaient délicieux.

C'est là qu'elle allait venir bientôt chercher des consolations.

Le mal qui rongait Jacqueline et qu'elle sentait si bien en elle s'aggrava rapidement. Bientôt elle ne sortit plus de sa chambre et dut s'aliter.

Georgette ne la quittait presque plus. Assidue à son chevet elle lui prodiguait les soins les plus pressés.

Mais Jacqueline était condamnée.

La veille de sa mort, elle embrassa tendrement Georgette et lui dit :

— Depuis que pour notre malheur à tous nous sommes venus dans ce pays, tu as été ma consolation. Je demande à Dieu de te bénir, tu as droit à une récompense qui te viendra du ciel. Cependant ta tâche n'est pas terminée. Qu'arrivera-t-il quand je ne serai plus ? Hélas ! je ne le prévois que trop. Ma chère enfant, aussi longtemps que tu le pourras, reste auprès de ton père ; car le moment viendra où il aura besoin de toi pour soutenir son courage et le préserver du désespoir.

— Ma mère, répondit la jeune fille, je n'oublierai pas vos paroles.

Ces paroles de la mère adoptive furent les dernières qu'elle prononça.

M. Delmas et ses enfants suivirent au cimetière le cercueil de Mme Reboul. En revenant, le secrétaire de la mairie dit à Georgette :

— Ma chère enfant, vous ne pouvez rester plus longtemps chez votre père adoptif ; cet homme est tombé si bas qu'il n'est plus capable d'apprécier votre dévouement, et je crains les dangers auxquels votre jeunesse est exposée dans cette maison.

— Venez chez nous, ma femme et moi vous offrons l'hospitalité.

La jeune fille secoua doucement la tête et répondit :

— Mon père a encore besoin de mes services, il faut que je reste avec lui. D'ailleurs, avant de mourir, ma mère m'a demandé de ne pas le quitter.

— S'il en est ainsi, je n'ai plus à insister ; mais souvenez-vous que vous avez en nous des amis sincères et que notre maison vous est toujours ouverte.

Certes Georgette savait quelles seraient ses tristesses chez son père adoptif et les dures épreuves qu'elle aurait encore à subir. Mais Jacqueline le lui avait dit, sa tâche n'était pas terminée.

Certains jours elle avait dans la journée des heures de liberté ; elle les passait auprès de Mme Delmas et de ses enfants, quand ceux-ci n'étaient pas à l'école.

Le jeudi et même quelquefois le dimanche, Mme Delmas confiait ses enfants à Georgette qui les menait à la promenade.

La jeune fille les aimait beaucoup, ces enfants, une petite fille de neuf ans, un petit garçon de sept ans. Elle les charmait, les enchantait en leur racontant quelques-unes de ces belles histoires qui aient à former le cœur et l'asprité de l'enfance. Ils ne se lassaient jamais de l'entendre. Avec eux, elle retrouvait sa gaieté d'autrefois. C'est qu'à son âge, elle n'avait que seize ans et demi, les chagrins ne laissent pas au cœur une empreinte trop profonde.